

REGARDS SUR "LES PENSEES" DE PASCAL

Par

LOTFY F A M

L'union du corps et de l'esprit, qu'on appelle en langage philosophique : "l'union substantielle", est l'apanage de l'homme. C'est seulement dans le cas de l'être humain que la matière se trouve unie avec l'esprit: l'homme est un composé de corps et d'esprit, ou encore de corps et de conscience.

Au contraire, tous les autres "êtres" (à savoir: les choses, les plantes, même les animaux, considérés par Descartes comme des automates, c'est-à-dire comme des organismes privés d'âme) ne sont que purement matériels. Quant à Dieu, c'est une Entité uniquement spirituelle.

Donc, seul l'être humain est un mélange de corps et d'esprit. Or, nous savons que l'homme n'est capable de comprendre ni le corps ni l'esprit. Il s'ensuit que l'homme est foncièrement incapable de se comprendre lui-même, puisqu'il se trouve être corps et esprit tout à la fois.

Ce problème primordial, puisque sa solution donnerait la clef de notre condition d'homme, a depuis la création du monde préoccupé divers penseurs, suscité différentes philosophies ou religions. Pascal, par sa condition de mystique, devait être amené à s'intéresser à la question et même à y consacrer toute sa vie.

1. *L'homme et la connaissance.*

Pour Pascal, le drame de l'homme, sa condition tragique est de ne pouvoir connaître quoi que ce soit, alors qu'il a en lui un instinct indestructible de curiosité, une perpétuelle soif de comprendre.

Mais laissons parler Pascal lui-même :

"Voilà notre état véritable, c'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terre où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fait d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous." (72)¹

Pascal veut dire par là que l'être humain, que caractérise avant tout la passion de la curiosité et du savoir, tend irrésistiblement à comprendre les choses; mais pour ce faire, il lui faut certaines constantes, c'est-à-dire certains points fixes, certains points de repère.

L'homme veut d'abord à ces points fixes, à ces points d'appui, et essaye désespérément de s'y raccrocher. Hélas, en vain, aussitôt ils glissent entre ses mains et disparaissent, ou fuient emportés dans une course folle où tout ce que toute réalité est en même temps grande et petite, vu la loi universelle de la relativité. Bien plus, toute chose doit être considérée en rapport à sa l'extrême grandeur et l'extrême petitesse, à savoir avec les deux pôles de la substance cosmique, puisque toute chose est en même temps infiniment grande et infiniment petite, comparée à d'autres choses.

Toute réalité est donc inconnaissable pour l'homme, puisque, en lui vibre tout l'univers du grand et du petit, qui reste imperméable à la raison humaine, car comme le dit Pascal, "les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point" (72).

Voilà donc en quoi la condition de l'homme est tragique. Poussé sans cesse vers la connaissance des choses, il se heurte à chaque instant à l'inconnaissance. Comme le dit Pascal lui-même : "les choses fuient devant nous" devant la recherche qu'entreprend notre raison. "Rien ne s'arrête pour nous" (72). L'essence de l'univers et des choses étant l'infinitude, l'homme se trouve à chaque moment au bord d'un abîme; sa raison s'avère impuissante à percer quoi que ce soit d'essentiel.

1. La numérotation des pensées adoptée ici est celle de l'édition classique de Léon Brunschwig, Hachette, 1897.

C'est l'état qui nous est naturel et toutefois le plus contraire à notre *inclination*; nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes" (72).

Pascal insiste ici sur le fait que malgré notre tendance spirituelle fondamentale, celle qui nous pousse à connaître la vérité, nous sommes néanmoins condamnés à l'erreur, à l'impossibilité d'aller jusqu'au fond des choses. La vérité absolue, synonyme de certitude et d'évidence, s'avère inaccessible à notre raison. Voilà pourquoi l'ignorance est l'état qui nous est naturel, et cela malgré notre instinct de vérité. Bien que nous n'ayons point cessé de désirer la vérité et de tout faire en vue de la saisir, il s'avère malheureusement qu'aucun point ferme ne s'offre à nous, aucune assise n'est capable de servir de fondement à l'immense édifice du savoir.

Notre condition tragique consiste à bâtir celui-ci sur un terrain aussi peu ferme que celui qui craque et qui s'ouvre jusqu'aux abîmes. C'est qu'il est impossible de construire sur le gouffre de l'infini, de l'inconnaissable.

Même les choses les plus connaissables, les plus claires et les plus distinctes (de prime abord du moins), une fois que nous en avons approfondi la structure, se révèlent tout d'un coup comme cachant dans leur sein l'abîme de l'infini; en d'autres termes, elles manifestent tôt ou tard une grande brèche, une fissure ou même une faille. Et ces choses que nous croyions tout à l'heure connaître parfaitement, s'avèrent à présent des mystères, des énigmes dont la solution fust infiniment devant nous.

"Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté, notre raison est toujours déçue par l'*inconstance des apparences*, rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis, qui l'enferment et le fuient" (72).

L'expression : "*inconstance des apparences*" est bien significative en ce qui concerne la conception pascalienne. En effet, bien des choses ont l'air de comporter certitude et fermeté, limités et cognoscibilité. Cependant, il n'en est rien, et leur finit apparent, leur caractère de finitude se révèle tout autre à un examen plus approfondi. Rien ne peut fixer l'infini, le limiter, le définir, en permettre la connaissance; à son tour le fini, étant pris entre deux infinis, se révèle infini lui-même, et par conséquent, parfaitement inconnaissable.

Pascal s'écrie, plein d'amertume et d'angoisse. "l'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur, naturelle et ineffaçable ..." (83). Autrement dit, l'état naturel de l'homme est l'ignorance. Celle-ci est ineffaçable dans la grâce divine, sans la Révélation.

"Rien ne montre à l'homme la vérité. Tout l'abuse; ces deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par des apparences; et cette même tromperie qu'ils apportent à la raison, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envie" (83).

Mais quelles sont les puissances trompeuses de l'homme, les facultés ou les fonctions mentales qui ne lui permettent pas d'atteindre la vérité ?

Pascal commence par nous dire que tout trompe l'homme : à commencer par les sens et la raison. En ce qui concerne la raison, nous avons déjà vu qu'elle est incapable d'atteindre la vérité, parce que fondamentalement incapable de saisir l'infini.

Quant aux sens, ils nous trompent, étant donné que la réalité qu'ils nous montrent est loin de correspondre à la vraie réalité des choses. On n'a qu'à songer, par exemple, au phénomène de la réfraction pour s'en convaincre.

De plus, les sensations extrêmes nous échappent complètement. "Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême : trop de bruit nous rend sourd, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêche la vue... nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid."

Mais ce n'est pas tout : il y a en plus les passions de l'âme qui s'ouvrent une source encore plus grande de fausseté. Un homme passionné est encore plus loin de la vérité qu'un homme à l'état normal (une passion joue dans la vie affective le même rôle que celui de la folie, de l'idée fixe dans la vie intellectuelle).

Bref, tout abuse l'homme : Pascal cite parmi ces puissances trompeuses, l'imagination "maîtresse d'erreur et de fausseté", la coutume "seconde nature qui détruit la première", les désirs et l'amour-propre. Ce dernier ne nous permet point d'être objectifs, abolissant en nous la lucidité, la possibilité de voir clair.

II. *Le divertissement et ses méfaits.*

Cependant, le facteur le plus puissant de fausseté et d'erreur pour l'homme s'avère *le divertissement*. Selon Pascal, l'homme a infiniment besoin de se divertir, afin d'oublier sa condition tragique :

"Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser". (168)

Comment arrivent-ils à ne point penser sinon en se divertissant?

Selon l'auteur, le plus grand devoir de l'homme, c'est de prendre conscience de sa condition dans l'univers. Nous avons déjà vu que l'homme en comparaison avec la grandeur infinie du Cosmos, est un infiniment petit, un néant. C'est justement cette constatation, ou cette prise de conscience, qui devient source d'angoisse et même d'effroi. N'osant pas affronter les terrifiants problèmes de l'existence, la plupart des mortels essayent de *se divertir*.

Dans son sens moderne, le divertissement est distraction, il fait oublier à l'homme ses soucis. C'est ainsi que la danse, les jeux, la chasse etc. sont autant des moyens d'oublier nos misères, notre condition tragique d'être placés dans un univers mystérieux et inconnaisable. Prenons, comme exemple, ce divertissement qu'est la danse: comme nous le dit Pascal, la danse est source d'oubli, étant donné que dans ce cas "l'homme ne pense où l'on mettra ses pieds". (139).

C'est la grande théorie pascalienne du divertissement, considéré comme l'allié le plus précieux de l'oubli, de l'erreur et de l'ignorance en ce qui concerne la vérité de notre condition humaine.

Mais le sens moderne du mot divertissement ne traduit pas toute la pensée de Pascal. Il faut remonter à l'étymologie du mot "divertir" formé sur le verbe latin "divertere" qui signifie détourner", et c'est d'ailleurs le sens qu'il a conservé jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Au XVII^e siècle, son sens s'est précisé en "se détourner de ses occupations". Cependant, le sens que donne Pascal à ce mot, est encore plus précis. Le divertissement c'est tout ce qui empêche l'homme de prendre conscience de son néant dans l'univers. L'homme qui ne se divertit pas est condamné à "l'ennui" — ce dernier mot ayant le sens fort du XVII^e siècle de "tourment". Et ici encore, il nous faut apporter une précision sémantique : pour Pascal, l'ennui est un tourment particulier, c'est celui

qui provient du fait même que l'homme est incapable de rester seul avec lui-même sans se poser des problèmes relatifs à sa condition dans le Cosmos, sans prendre conscience de son néant, sans être torturé par l'idée de mort. C'est la raison pour laquelle la plupart des hommes évitent l'ennui en s'adonnant à toutes sortes de divertissements: soit en travaillant, soit en s'amusant. L'essentiel est de se divertir pour oublier leur condition tragique, leur destinée, l'idée odieuse qu'un jour ils ne seront plus que poussière.

Au cours du XVIII^e siècle, un penseur aussi pratique et aussi peu métaphysicien que Voltaire, a mis l'accent sur la nécessité du *travail*, sur le besoin impérieux qu'il y a de "cultiver notre jardin". Dans la plupart de ses contes et particulièrement dans "*Candide*", Voltaire a voulu démontrer qu'il est parfaitement vain de se poser des problèmes d'ordre métaphysique, tels que l'existence du bien et du mal, l'immortalité de l'âme, la nature de Dieu, etc.; car ce sont des problèmes qui sont parfaitement insolubles en tant que dépassant l'intelligence humaine. La seule attitude vraiment sage pour échapper à l'angoisse comme au fanatisme, consiste à se taire et à "cultiver son jardin" (au point de vue matériel et intellectuel), car le travail éloigne de nous, non seulement le besoin et le vice mais aussi et surtout "l'ennui". Voltaire se situe donc entre deux extrêmes: d'un côté l'optimisme exagéré de Leibniz et Wolff, et de l'autre le pessimisme foncier de Pascal (lequel pessimisme représenterait d'ailleurs une attitude stérile, puisqu'il empêche l'homme d'agir, le condamnant à une inactivité ennemie du progrès).

D'ailleurs, toute la vie durant, Voltaire, qu'on a surnommé à juste raison, l'anti-Pascal, a attaqué l'auteur des *Pensées*. La XXV^e de ses "*Lettres Philosophiques*" intitulée "Remarques sur les *Pensées* de Pascal", n'est qu'une suite de critiques le plus souvent indirectes, mais non moins virulentes, contre cette oeuvre. De plus, en ce qui concerne "le divertissement", et plus particulièrement le travail, qui n'est qu'une forme de divertissement, nous trouvons dans la lettre XXIV une attaque qui ne laisse aucun doute sur la personne qui en est l'objet:

"... il est plutôt l'instrument de notre bonheur que le ressentiment de notre misère. N'est-il pas plaisant que des têtes pensantes aient pu imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature."

Donc, selon Voltaire, qui se trouve tout à fait à l'antipode de Pascal, le travail est notre bien le plus précieux, et justement parce que source de divertissement, c'est-à-dire de ce qui nous permet d'oublier notre condition inquiétante dans un univers mystérieux. Ne déclare-t-il pas : "l'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas est la même chose pour l'homme." (*Lettres Philosophiques*, XXIII).

Quelle différence constatons-nous entre cette attitude et celle de Pascal ? Selon l'auteur des "*Pensées*", le travail est loin d'être un bien pour l'homme. En tant que source de "divertissement", il s'avère source d'oubli, il s'oppose donc à la prise de conscience de notre condition dans le cosmos.

Mais avant d'explorer les textes pascaliens relatifs à sa théorie du divertissement, il est curieux de constater que l'idée de se divertir est rendue également par des verbes signifiant s'éparpiller, se décentraliser, s'émietter, se fragmenter ou se morceler. L'homme qui se divertit est celui qui ne présente point la concentration d'esprit qui caractérise l'homme plongé dans une méditation profondément métaphysique. Par exemple, dans le "*Phédon*" de Platon, dialogue qui nous décrit les dernières heures de Socrate dans sa prison, nous voyons que le vrai philosophe est celui qui, fuyant le divertissement, à savoir l'éparpillement, concentre son âme. C'est justement cette concentration extrême, cette mobilisation totale, cette centralisation intégrale de tous les éléments de sa conscience qui permet à tout penseur digne de ce nom d'atteindre la grande vérité. Le mot "vérité" d'ailleurs, en grec signifie la sortie de l'état d'oubli, car il est formé sur un mot qui signifie oubli, précédé d'un suffixe négatif.

Selon Platon, avant notre naissance, nos âmes existaient déjà planant dans l'univers supra-sensibles et connaissant ses secrets. Mais au moment où notre âme a eu la disgrâce de tomber dans un corps mortel, elle a aussitôt oublié les connaissances sublimes qu'elle possédait jadis pour n'en garder qu'une très vague réminiscence. C'est la raison pour laquelle le nouveau-né est l'être le plus ignorant du monde : son âme immortelle a tout oublié, en entrant dans son corps; elle est tout d'un coup passée de la vérité à l'erreur, à l'ignorance absolue, tout en gardant la nostalgie, le désir de retrouver cette vérité.

Notre principal devoir consiste à "redresser" notre âme, afin qu'elle retourne à son état initial, c'est-à-dire à la vérité et à la connaissance. Autrement dit, toute la philosophie ne consiste, selon Platon, qu'à donner la possibilité à l'âme de se rappeler de nouveau, se ressouvenir de tout ce qu'elle connaissait dans une vie antérieure parfaitement immatérielle, de tout ce qu'à la naissance elle a oublié. C'est la raison pour laquelle la philosophie entière ne fait qu'ouvrir les voies à la remémoration, grâce à laquelle l'âme sortira de son état d'oubli pour se replonger dans la vérité.

On voit donc que là où il y a oubli fondamental, concernant les questions primordiales de notre condition, il y a tout le contraire de la vérité; or, le divertissement est source d'oubli; il engendre donc le contraire de la vérité. C'est la raison pour laquelle Pascal critique avec force le divertissement qui nous écarte de la vérité, en nous faisant oublier notre vraie condition.

Mais il est temps de passer aux textes pascaliens qui élaborent toutes ces notions métaphysiques :

"La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de penser à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela nous serions dans l'ennui et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous arrête : nous fait arriver insensiblement à la mort" (171).

Il est aisé de comprendre la signification profonde de ce fragment. L'être humain, tant qu'il n'est séparé de la divinité, en d'autres termes, tant qu'il n'a pas subi la chute, n'est nullement misérable : c'est un néant, un rien à l'égard de Dieu. Or, la seule chose qu'il recherche dans cet état de misère qui est le néant, c'est justement d'oublier sa profonde, son incurable misère en se divertissant. Mais en agissant ainsi, l'homme devient encore plus misérable, parce qu'il plonge davantage et volontairement dans l'ignorance et l'erreur. C'est pour cette raison que Pascal considère le divertissement comme la plus grande de nos misères. C'est l'opium quotidien qui nous libère, et ainsi, nous empêche de penser aux choses essentielles. Par ailleurs, le divertissement constitue une attitude de pusillanimité, de lâcheté, tout à fait contraire à l'attitude éclairée du vrai philosophe. Ce n'est se divertir parce qu'on a peur de s'ennuyer.

l'ennui c'est-à-dire la prise de conscience de notre condition est à éviter à tout prix. Quel est l'homme capable de rester seul pendant de longues heures, plongé dans ses méditations ? Nous évitons, tel un cauchemar, un pareil état. "J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir demeurer en repos dans une chambre..." nous dit Pascal.

Pourquoi cette fuite du repos, cette agitation continuelle. Pourquoi les hommes aiment-ils tant le bruit et le remuement ? Sinon pour oublier l'abîme de leur misère. L'homme qui demeure longtemps seul ne peut s'empêcher de méditer, d'être assailli par mille questions cruelles portant sur l'énigme angoissante de notre existence. Le spectre du néant ne tarde pas à le visiter accompagné par celui de la mort.

Martin Heidegger, dans "*L'être et le temps*", pense que c'est à ce moment-là que nous sommes pris de ce sentiment de peur sans objet, cent fois plus atroce que la peur elle-même qui a toujours pour cause un objet précis. Le spectre de la mort et du néant commence à nous hanter. Par conséquent, le divertissement nous est absolument indispensable, afin d'oublier toutes ces réalités angoissantes qui se rendent maîtresses de nous alors.

Voilà en quoi consiste la lâcheté de la plupart des être humains. Seules les âmes héroïques, celles qui sont suffisamment armées de courage osent aller au devant de tous ces problèmes. Oser regarder le néant qu'on recèle en soi-même, l'abîme effroyable de l'infinie grandeur qu'est l'univers; oser écouter le silence éternel des espaces infinies, aussi effrayant que ce silence puisse être, voilà à quelle attitude de souverain mépris à l'égard du divertissement, doit nous amener l'amour de la connaissance et de la vérité.

En définitive, selon et Pascal et Platon, la voie qui mène à la connaissance de la grande réalité universelle, n'est autre que celle qui nous fait échapper à l'oubli, dans lequel se trouvent plongées les âmes humaines. Pour atteindre la vérité, il nous faudra donc sortir de l'oubli, par conséquent oublier l'oubli, ce qui revient à dire que la vérité est l'oubli de l'oubli.

Or, le divertissement, étant le moyen même dont dispose l'homme pour s'oublier encore davantage, ne fait que plonger l'âme, déjà oubli-euse, dans un oubli encore plus épais et plus pernicieux en ce qui concerne la vérité et la connaissance.

Et pourtant, l'écrasante majorité des Humains ne peuvent se passer du divertissement. Il leur faut se divertir, s'éparpiller, cesser de faire attention à ce qui est le plus essentiel en eux-mêmes, et que leur révèlent justement la méditation et la contemplation, au sein de la solitude qui favorise l'épanouissement spirituel. Pascal a dit lui-même "le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible pour les hommes". La plupart de nous ne faisons que fuir la solitude, nous fuir nous-mêmes, pour aller nous oublier au contact des autres (que ces autres soient des êtres humains, des choses, des plantes ou des animaux). Mais les autres nous éloignent de nous-mêmes, nous écartent de notre propre vérité essentielle, nous aliènent irrémédiablement.

Cette action néfaste des autres nous fait penser à la formule trouvée par Sartre dans *Mais-Clos* : "l'enfer, c'est les autres". Il est évident qu'il n'y a aucune identité de pensée entre ces deux écrivains, aucune intention commune. Cependant, ils ont mis l'accent tous les deux sur les méfaits de la présence des autres. Pour Sartre, "les autres" empêchent l'homme non libre de se réaliser pleinement, parce qu'ils créent par leur jugement impitoyable l'enfer sur terre. Pour Pascal, "les autres" empêchent aussi l'homme de se réaliser, de retrouver la vérité et la présence de Dieu. Mais, ce sont surtout le symbole de l'agitation futile à laquelle se livre l'homme pour échapper à son angoisse. Pour exprimer la pensée de Pascal, la formule de Sartre devrait être quelque peu modifiée : "les autres nous conduisent en enfer".

Par ailleurs, cet être essentiellement malheureux qui fuit la solitude et qui recherche le divertissement, a de très grandes dispositions pour oublier. Son esprit est si vain et léger qu'il en vient effectivement à ne plus penser à ce qui, quelques instants auparavant, était pour lui une angoisse intolérable, et ce, au sujet de la moindre des choses, comme une partie de bilard. Ainsi, l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion, et il est si vain qu'étant tourmenté de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir. " (129).

Enfin, l'homme est malheureux parce qu'il a oublié la grande vérité, la vérité divine, créatrice de toutes les autres vérités. Etant malheureux, il veut donc se divertir; mais en se divertissant, il plonge encore davantage dans l'oubli et devient ainsi, en fin de compte, encore plus malheureux. Il lui faudra sans cesse de nouvelles doses de divertissements chaque fois plus massives et plus désastreuses...

Mais, l'attitude de l'homme est encore plus complexe, car on trouve dans chaque homme, même le plus agité, le désir d'un repos qu'il ne réalise jamais. Pascal explique cette contradiction par la coexistence en l'homme de deux instincts :

«Ils [les hommes] ont un instinct qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus (...) qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos».

L'homme souhaite donc le repos, mais il ne désire pas que son souhait se réalise, car alors il se trouverait seul avec sa misère, seul avec son néant.

III. *La Pensée et la Grandeur de l'homme.*

Le tableau de la condition humaine brossé par Pascal jusque-là a revêtu des couleurs très pessimistes : il nous a démontré la misère de l'homme sous son double aspect : misère réelle due à des contingences physiologiques et misère volontaire due à son désir de fuir sa propre angoisse.

Cependant, la grandeur de l'homme par rapport au reste de l'univers est indéniable. En quoi consiste-t-elle ? — Nous avons déjà vu que Pascal condamne le divertissement parce que celui-ci empêche l'homme de penser. C'est donc la faculté de penser qui fait la grandeur de l'homme. Cette idée, Pascal l'a exprimée avec force tout au long de son œuvre, et en particulier, dans le célèbre passage du roseau pensant.

«L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais, c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce, qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien » (347).

Pascal ira même jusqu'à s'appuyer sur la misère de l'homme pour en prouver la grandeur. "La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable" (397).

Voici donc nettement dégagée l'importance de la connaissance, la pensée ou la spiritualité, qui transforme notre fragilité en solidité, et notre petitesse et misère en grandeur. Et ceci est l'apanage, le privilège exclusif de l'homme, être double, être antinomique, qui est en même temps misérable de par le corps, et plein de grandeur de par l'esprit. Tous les autres êtres, à part l'homme, à commencer par les plantes et les animaux, étant privés de conscience, ne sont rien. C'est ainsi qu'un arbre, par exemple, ne se connaissant pas misérable, ne l'est pas : il n'est ni misérable, ni grand; il n'est rien; il n'a aucune teneur existentielle, aucune dignité véritable ontologique.

Pour atteindre à la grandeur, il ne suffit pas toutefois, de se contenter de penser, ou du moins la faculté de penser doit s'exercer dans un certain sens pour faire valoir la grandeur de l'homme.

"Ce n'est pas de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres : par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée, je le comprends" (348).

Dans ce court fragment, Pascal revient avec insistance sur ce point fondamental, à savoir que la dignité, la vraie essence de l'homme, ne relève point de la spatialité, mais de la pensée. Cependant, il y a ici une restriction importante, une précision à ne pas négliger, qui est contenue en substance, dans le groupe de mots "le règlement de ma pensée". Il ne s'agit pas de n'importe quelle pensée, mais d'une pensée dirigée, "régulée", purifiée.

En effet, il ne faut pas surtout croire que l'être humain possède la dignité et la liberté par le simple fait de penser. Tout le monde pense et pourtant l'écrasante majorité des humains sont bien loin d'être vraiment dignes et libres. C'est qu'il y a entre certaines pensées un véritable abîme : la plupart de nous ont des pensées tellement insignifiantes et terrestres, qu'elles ont presque quelque chose de corporel, d'aussi dégradant et mortel que leur enveloppe matérielle. Comme

l'avait déjà dit Descartes dans son *"Traité des Passions de l'âme"*, l'amour et la haine, le désir et les passions, même les plus basses, sont des mouvements de l'âme, et par conséquent des pensées. Mais de la pensée, elles n'ont que le nom. En réalité, un fossé infranchissable sépare de la vraie spiritualité, de la Pensée proprement dite, qui, elle, n'a rien à voir avec tout ce qui est contaminé par le voisinage du corps, comme tous ces sentiments mesquins qu'engendrent la jalousie, la haine ou la passion.

On voit donc que, selon Pascal, notre devoir le plus grand consiste à ne pas faire entrer en ligne de compte, à faire "table rase" non seulement de notre corps, mais même de tout ce qui est inférieur dans notre âme, afin de pouvoir développer, dans toute sa pureté, notre spiritualité. En ce sens, les *Pensées* de Pascal pourraient être considérées comme un autre *"Discours de la méthode"*. Descartes, dans son *Discours*, a énoncé les règles de la méthode qui nous permettent de bien conduire notre pensée au point de vue scientifique; de même Pascal insiste sur la nécessité impérieuse qu'il y a de "régler notre pensée", de ne point la laisser s'éparpiller ou s'égarer dans les chemins de la futilité, pour tendre vers un seul but : l'acquisition de notre spiritualité.

En somme, les *Pensées* établissent une distinction, une démarcation radicale entre la Pensée et les pensées : qui se laisse entraîner par les désirs et les autres sentiments qui lui viennent de son corps, l'homme qui, comme le dit Platon, applique sa pensée à des objets de moins en moins spirituels et de moins en moins hauts, se mortalise de plus en plus, sa pensée devenant de plus en plus mortelle, à la façon de son corps. L'homme dont le souci fondamental est le "réglement de sa pensée", à savoir son assainissement, son redressement, s'immortalise dans la mesure du possible : plus sa pensée s'applique à des objets sublimes, plus elle devient authentique et profonde. Comme l'a si bien dit Nietzsche, plus le contenu d'une pensée est profond, plus sa forme s'avère resplendissante et vraiment spirituelle. Or Pascal estime que le vrai agrandissement est d'ordre purement spirituel. Il nous dit par ces termes : "Je n'aurais pas davantage en possédant des terres" (348), que la possession de biens matériels ne peut nous procurer qu'un enrichissement illusoire.

Léon Tolstoï a illustré cette idée en écrivant une nouvelle dans laquelle il s'agit d'un paysan extrêmement riche et de plus en plus avide de posséder de nouvelles terres; il en a acquis déjà des quantités. Lorsque tout d'un coup il meurt: il constate alors que tout ce dont il avait vraiment besoin, en matière de terre, ce n'était qu'1m 70 ...

Ne faisons pas surtout comme la grenouille de la fable de La Fontaine. Ce n'est pas en nous efforçant de croître au point de vue matériel, que nous réalisons la vraie grandeur. Tôt ou tard nous "nous dégonflerons" et même de la manière la plus pitoyable, telle la grenouille de La Fontaine. Ce n'est pas par l'espace, à savoir par la matière, que je pourrai m'agrandir; car aussi vaste que je devienne, matériellement parlant, l'espace continuera toujours à me comprendre, à m'envelopper, à m'engloutir comme un point. Même les corps sidéraux les plus grands, même les planètes innombrables incommensurables, ne sont au fond que des points minuscules, en comparaison avec l'infini de l'espace. En d'autres termes, il y a ici la même antithèse dialectique que dans le cas du premier fragment relatif au roseau pensant: que l'on retrouve d'ailleurs également dans le mythe de Sisyphe: au point de vue matériel, je suis l'esclave, l'espace étant mon maître absolu, un maître si puissant qu'il s'engloutit sans cesse, tel un point infini-tésimal. Mais au point de vue spirituel, il en va tout autrement: c'est l'espace qui devient alors mon esclave et moi son maître qui le comprend, qui l'enveloppe grâce à la Pensée. Il y a donc un vrai renversement des rapports, un revirement dialectique du tout au tout entre maître et esclave.

Donc, toute la dignité de l'homme réside essentiellement en Pensée, ainsi que Pascal se plaît à le répéter à plusieurs reprises, et notamment dans le fragment suivant: "Toute la dignité de l'homme consiste en la pensée" (365). Et ailleurs, Pascal insiste sur cette noblesse de l'homme qui le rend supérieur à la matière, aux animaux: "Je ne puis concevoir l'homme sans pensée: ce serait une pierre ou une brute" (339).

Cependant, l'homme en vient souvent à déformer, à avilir cette chose merveilleuse qu'est la pensée en l'utilisant à des fins basses et dégradantes. Par exemple, un riche qui fait l'aumône à un pauvre avec l'arrière-pensée de se tailler une réputation de bienfaiteur, transforme en lui cette chose sublime qu'est la pensée, en une suite de calculs, de

petites pensées affreusement mesquines. La bête, privée de conscience et de pensée, paraît alors de loin préférable à un tel être humain qui met sa pensée au service d'une ambition insignifiante.

Et c'est pour cette raison que Pascal, après nous avoir démontré que l'homme tire sa grandeur de la pensée, tient à nous mettre en garde contre la qualité en quelque sorte de cette pensée. "La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable; mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature! Qu'elle est basse par ses défauts! Mais qu'est-ce que cette pensée? Quelle est sotte!" (365).

On retrouve ici les deux aspects caractéristiques de la condition humaine: "nature admirable" et "d'étranges défauts". C'est donc, pour Pascal, de la sottise de ne pas faire usage de la pensée dans son sens le meilleur; car il y a des pensées fondamentalement immorales: celle, par exemple, de l'assassin qui a l'intention de commettre un crime parfait. Il peut déployer toute une série de pensées ingénieuses, voire même géniales, afin de réussir son forfait; et pourtant toutes ces pensées n'auront rien à voir avec la Pensée, source de grandeur et de dignité pour l'homme.

Pascal a donc proclamé le besoin impérieux qu'il y a de tout mettre en œuvre afin de donner à notre pensée l'orientation la meilleure, la seule valable: "Travaillez donc à bien penser; voilà le principe de la morale" (347).

Nous avons d'ailleurs tout intérêt à agir ainsi, car de par notre nature même ou du moins par le côté qui fait notre grandeur, nous tenons énormément à l'estime de nos semblables.

Grandeur de l'homme:

Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être guère dans l'estime d'une âme: et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime" (400).

En quoi consiste cette estime? dans l'admiration de la grandeur. Mais ce n'est pas par sa taille matérielle que la vraie grandeur de l'homme est mesurée: il y a des hommes particulièrement grands et robustes, qui sont parfaitement méprisables, parce que vides intérieurement; par contre, il est des êtres humains qui apparaissent très grands dans une enveloppe minuscule. Songeons, par exemple, à Mozart à l'âge de 6 ans, tout petit, mais immense par son génie.

Pascal, d'ailleurs, précise que ce qui fait au fond notre vrai bonheur, c'est d'être estimé par une âme, c'est de jouir du respect d'une conscience. L'idée d'être méprisé par une conscience humaine constitue le plus souvent la souffrance la plus aiguë. La plupart de nous avons peut-être éprouvé ce sentiment de douleur poignante, lorsque, ayant commis un acte répréhensible, nous avons tout d'un coup été surpris par quelqu'un, dans le regard duquel nous avons lu aussitôt le mépris; et ceci est d'autant plus pénible si c'est quelqu'un qui nous estimait, nous admirait, nous aimait jusqu'alors. Jean-Paul Sartre a dit que l'amoureux n'ose pas commettre, même lorsqu'il est seul, des actes laids au point de vue moral; la raison en est qu'il tient tellement à l'estime de celle qu'il aime, que l'idée de cesser tout d'un coup d'être digne de son estime, lui est insupportable. C'est justement l'effet embellissant de l'amour: celui-ci fait de nous des êtres de plus en plus beaux moralement, l'amour n'étant au fond qu'un commerce spirituel, un dialogue efficace et fertile entre deux consciences.

IV. *Dualité de la nature humaine.*

L'homme est donc doté d'une double nature—c'est ce que Pascal nous a démontré en nous faisant voir sa misère et sa grandeur. Mais cette nature, il est nécessaire que l'homme la connaisse et sous ses deux aspects — Pascal le demande avec insistance dans le passage suivant :

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est avantageux de lui représenter l'un et l'autre. Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre" (418).

L'homme est un être contradictoire, en même temps petit et grand, il est petit et faible, non seulement par son corps (qu'un rien est capable d'écraser), mais aussi de par toutes les pensées qui lui viennent de ce corps, et qui sont inspirées par les désirs et les passions, éléments plus corporels que spirituels; l'homme est aussi grand et fort de par la Pensée pure, celle qui le sépare de plus en plus du corps et de toutes ses convoitises. Donc, l'homme est en même temps une bête par la partie corporelle de son être, et un ange à cause de sa Pensée, de la profonde spiritualité à laquelle il peut aboutir.

Ce texte nous recommande encore de ne pas nous faire de l'homme un tableau trop pessimiste en lui montrant exclusivement sa petitesse, sa misère), ni trop optimiste non plus, en le représentant uniquement comme un être de pureté, de hauteur spirituelle.

Tout d'abord, il est dangereux de lui faire voir combien il ressemble aux bêtes (par le fait de posséder lui aussi un corps), sans lui montrer en même temps sa grandeur qui découle de sa spiritualité. Non seulement il est affreusement dégradant de réduire l'essence humaine à l'existence d'un corps, plein de laideurs, qui est esclave de certains besoins et qui est destiné finalement à une horrible putréfaction; mais encore, dans ce cas, on fait abstraction de la partie essentielle de l'homme, et de plus on décourage celui-ci, en lui fermant tous les horizons et toutes les perspectives, si vastes et si nobles, que seule lui ouvre la partie "ange" de son être.

On a un exemple frappant de tous les désavantages que comporte une peinture trop pessimiste de l'homme, avec le cas du matérialisme : celui-ci, loin de constituer une source d'inspiration pour l'être humain, le dégrade, le rebaisse au contraire, le ravalant au niveau des bêtes. Il faut donc faire un tableau complet de l'homme, en lui montrant à la fois les deux pôles de son être, sa bassesse certes, mais en même temps sa grandeur.

Si on ne lui montre que sa grandeur, la chose aura des inconvénients aussi graves que si l'on ne lui montrait que sa bassesse. En effet, dans pareil cas, l'homme se croira un être parfaitement supérieur, un être à l'esprit pur, un être presque égal à Dieu; dès lors, il y aura une trop grande présomption de lui-même, ce qui serait en soi très dangereux. L'homme, se croyant parfait, ne fera aucun effort pour se perfectionner; ou, comme le dit si justement Nietzsche, pour de lui ce qui est au fond. Or sans effort, sans lutte incessante, on ne peut remporter la moindre victoire dans l'ordre de la spiritualité; au contraire, on est en subjuguant, en maîtrisant sans cesse tout ce qui est inférieur dans son être que l'homme devient de plus en plus un être supérieur.

Pascal dit par là suite qu'il est encore plus dangereux de laisser ignorer à l'homme à la fois sa misère et sa grandeur: en effet l'homme, ne se sachant ni misérable ni grand, cessera d'être aussi bien misérable que grand, pour devenir arbre ou la pierre, qui ne sont ni l'un ni l'autre. Sans la connaissance de sa double nature contradictoire, l'hom-

me aura perdu toute sa dignité existentielle. C'est la raison pour laquelle il est très avantageux de représenter à l'homme qu'il est bête et ange à la fois. Il doit le savoir sans cesse, afin de s'efforcer sans cesse de lutter victorieusement, grâce à l'ange, contre la bête, montant ainsi de en plus le long de l'échelle ontologique.

"L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange, fait la bête" (358).

Cette affirmation de Pascal semble au prime abord apporter un démenti formel au fragment précédent, pourtant il n'en est rien, et cette nouvelle affirmation ne fait que reprendre l'idée que l'homme n'est ni uniquement un ange, ni uniquement une bête, mais les deux en même temps. Ce petit fragment d'ailleurs complète le précédent, en apportant la précision que celui qui veut faire l'ange, fait la bête.

En effet, d'après ce que nous venons de voir, il est dangereux pour l'homme d'ignorer la autre partie de son être, de ne pas avoir constamment à l'esprit, le fait qu'il est un objet de contradictions : bête et ange simultanément. Prenons, par exemple, le cas d'un homme qui se croit un être uniquement pur et parfait : ce sera l'être le plus présomptueux le plus sûr de lui. Inassurément et évidemment cela l'empêchera de vivre dans l'effort salutaire, seul moyen de devenir vraiment supérieur. Sans un effort constant de sa volonté, sans cette mobilisation, sans cette tension totale de son être, l'homme ne peut arriver à vaincre en lui la bête : s'il se croit sans cesse un ange, il sera sans cesse tout le contraire.

C'est cette dualité entre l'homme et la bête qui constitue le fondement de toute la morale de Pascal. L'homme doit surtout ne pas perdre de vue qu'il y a un lien entre la bête et l'homme, et que de l'homme on peut, avec Pascal, les assembler, les décomposer, les équilibrer. Pour qu'un plateau s'élève, il faut que l'autre s'abaisse. Nous avons trouvé un lien semblable entre la grandeur et la misère.

En tout cas, l'essentiel pour l'homme connaissant cette double nature, c'est de s'estimer à son prix "Qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable de bien, mais qu'il n'aille pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise par ce que cette capacité est vaine, mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle".

V. *L'énigme de la nature humaine.*

L'homme n'en reste pas moins une redoutable énigme et c'est pour cela que Pascal en vient à s'écrier :

"Quelle chimère est-ce donc que l'homme, quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreurs, gloire et rebut de l'univers" (434).

Dans ce passage, l'auteur exprime d'une manière admirable, la double nature contradictoire de l'homme : l'être humain est appelé tout d'abord une chimère, c'est-à-dire un monstre, puis il est qualifié de prodige, c'est-à-dire merveille, en fait il se présente comme un chaos, il renferme un grand nombre de contradictions. Dans l'âme humaine se trouve le couple éternel de l'amour et de la haine, du bien et du mal, l'essence et du ciel et de l'enfer à la fois. De par son corps, l'homme est un "imbécile ver de terre", qu'une goutte est capable parfois d'écraser, de par l'esprit, l'homme est le juge de toutes choses.

André Gide, dans son *Œdipe*, nous dit que le mot homme est un mot-fétu, qui résout tous les problèmes, toutes les énigmes de l'existence. Mais l'homme est le dépositaire de la vérité et, en même temps, il est aussi un amas d'erreurs et d'incertitudes; en effet, son corps est pour lui un potentiel d'ignorance et d'obscurité : les sens trompent l'homme, le plongeant dans l'erreur. Seul son esprit peut le sauver des ténébres. L'homme est un rebut, à savoir la chose la plus méprisable et, à la fois, l'être le plus génial de la création.

Pascal se demande alors avec raison, quelle philosophie serait capable d'apporter quelque clarté dans cet enchevêtrement inextricable, d'introduire quelque logique au milieu de toutes ses contradictions, de nous donner une explication valable pour cet être complexe fait de bestialité et de spiritualité qu'est l'homme.

Mais Pascal rejettera les deux doctrines philosophiques qu'il examine, le dogmatisme et le pyrrhonisme.

"Que démêlera cet embrouillement. La nature confond les Pyrrhoniens, et la raison confond les Dogmatiques. Que deviendrez-vous donc, ô hommes qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle. Vous ne pouvez fuir une de ces sectes ni subsister dans aucune" (434).

Les Pyrrhoniens sont des sceptiques par excellence, doutant de toutes choses, affirmant qu'il n'y a aucune possibilité de certitude, ni de vérité. Par contre, les Dogmatiques prétendent qu'il est possible à l'homme de trouver la vérité. Or, ces deux sectes, d'après Pascal, ont tort toutes les deux. En effet, la nature profonde de l'homme nous montre que celui-ci possède un instinct indestructible qui le pousse à la vérité, mais d'un autre côté, la raison s'avère impuissante d'atteindre cette vérité :

Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère et mort. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité ni le bonheur et sommes incapables ni de certitude, ni de bonheur."

C'est pour cette raison que ni l'une ni l'autre de ces philosophies n'est satisfaisante: la raison confond les Dogmatiques, et la nature les Pyrrhoniens.

D'une façon plus générale, Pascal veut démontrer qu'aucune philosophie ni affirmative comme celle des dogmatiques, ni négative comme celle des sceptiques et des pyrrhoniens, n'est capable d'offrir à l'homme la vérité cette vérité dont il a pourtant un immense besoin.

Ainsi l'auteur se propose de nous montrer notre misère (même au point de vue intellectuel) tant que nous restons séparés de la divinité.

" C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous trouverez ni la vérité ni le bien. Les Philosophes vous l'ont promis et ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état."

VI — Dieu — seule solution de l'énigme qu'est l'homme

Le seul moyen par lequel l'homme puisse atteindre à la vérité suprême, à la révélation, c'est la foi qui le relie à Dieu.

" Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-mêmes. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile; apprenez que l'homme dépasse infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu " (434).

Dans ce fragment d'un profond mysticisme, Pascal nous dit, avec des accents vibrants d'émotion et d'inspiration, combien notre raison, caractérisée avant tout par orgueil, est au fond impuissante, dans sa nature paradoxalement contradictoire. En effet, cette raison qui est sans cesse poussée par un indestructible instinct à rechercher la vérité s'avère sans cesse incapable de la trouver. Donc il y a tout lieu pour notre nature misérable et imbecile (tant qu'elle reste séparée de la divinité), de se taire et de s'humilier. L'orgueil est d'autant plus impardonnable, que cette raison humaine, sans Dieu, ne fait que tâtonner dans les ténèbres. Pascal ajoute plus loin que l'homme, qui a vraiment la foi, est infiniment supérieur, au point de vue de la connaissance, de la vérité et de la sagesse, à l'homme qui se fie exclusivement à sa raison, et qui tourne le dos à la religion.

Il y a lieu de replacer ici la célèbre citation : "Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point". On n'aime pas avec la raison, mais avec le cœur et c'est pour cela que "c'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi. Dieu sensible au cœur, non à la raison".

Bref, il s'agit d'humilier autant que possible cette raison humaine trop orgueilleuse, afin de pouvoir prêter l'oreille à ce que dit le maître, le monarque invisible, Dieu dans son omniscience. Humilions donc la raison, et par contre, ouvrons tout grand notre cœur, ce cœur pour lequel Dieu est sensible : écoutons Dieu.

Pascal parle de "croyance en Dieu", mais il parle aussi de religion. Quelle sera la religion à laquelle il conviendra de se conformer. — La vraie, la seule religion est celle qui explique la grandeur et la misère de l'homme.

Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme et qu'il y a un grand principe de misère. Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces étonnantes "contrariétés". Or seule la religion chrétienne, peut expliquer cette dualité par la notion du péché originel.

"Car, sans cela, que dirait-on qu'est l'homme. Tout son état dépend de ce point imperceptible." Et Pascal ajoute

"Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité, et de la félicité avec assurance : et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité, ni de la béatitude. mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition. nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapable d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus." (434).

Dans cette dernière pensée, Pascal nous dit explicitement que tout notre drame a son origine dans le *péché originel*. Dieu aurait créé l'homme parfaitement capable de vérité et de félicité absolue. Le premier homme aurait vécu dans le paradis, s'il en fut chassé, autrement dit s'il a subi cette déchéance, cette corruption morale, ce fut uniquement dû par sa faute, ce qu'on appella le *péché originel*, fut transmis par voie héréditaire à tous les hommes. C'est ainsi que l'auteur pense que si l'homme n'avait jamais été corrompu par le *péché originel*, il continuerait de vivre dans un état de vérité et de félicité parfaites. Mais ayant été atteint, corrompu par le *péché originel*, il reste incapable et de connaissance et de béatitude, tout en conservant en lui comme le souvenir de cet état de perfection qu'était le bon primitivement. Ce qui fait que l'homme sort de cette double souvenance, porte en lui un double instinct, qui le pousse invinciblement et vers le mal, et vers le bonheur absolu. En effet nous, tant que nous sommes, nous désirons et de connaître la vérité et d'être heureux. Or, nous les deux ne font qu'un, car nous ne pouvons parfaite félicité tant que nous ne savons pas la vérité, et nous ne pouvons la vérité, celle-ci concerne par nous ou tel domaine particulier de la réalité (par exemple, le domaine physique, chimique ou astronomique), mais la réalité dans sa totalité, ou encore, ce qui plus est, l'auteur, le créateur même de toute existence. Ce n'est que lorsque nous arrivons à connaître l'être parfait à savoir la divinité, que nous devenons parfaitement heureux. Par contre, tant que nous restons à mi-chemin entre la parfaite ignorance (celle qui s'ignore elle-même), et la connaissance absolue, nous sommes des êtres excessivement malheureux, parce que nous avons une idée, une souvenance et du bonheur et de la vérité, sans pouvoir atteindre ni l'un ni l'autre.

Pascal exprime l'état contradictoire et paradoxal de notre être, en disant que nous sommes incapables et d'ignorer absolument et de savoir certainement. C'est là justement que consiste l'énigme de l'homme, qui est un noeud de contradictions, telles que la grandeur et la misère, la connaissance et l'ignorance, le bonheur et le malheur. Comme Pascal le dit lui-même :

"S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible." (420).

L'homme finalement est un ange déchus, qui se souvient des cieux, comme l'a formulé poétiquement Lamartine; ou encore, pour parler le langage pascalien "Nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus." (424).

Pascal nous dit d'ailleurs qu'il est salutaire que l'homme cherche la vérité en gémissant "Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai, afin de tendre les bras au Libérateur." (422).

Autrement dit, lorsqu'on sera désespéré de trouver la vérité par la raison (en effet, comment expliquer rationnellement ce qui est fondamentalement irrationnel, à savoir le noeud de contradictions qui constitue l'énigme de notre être. A ce moment là, ayant senti toute l'inutilité et l'inefficacité de la raison, on s'adressera au coeur: non pas à la partie affective et petitement sentimentale de celui-ci, mais à cette affectivité supérieure que Pascal appelle le coeur, auquel la divinité est uniquement inscrite.

C'est ainsi que nous arrivons à la conclusion de tout cet édifice merveilleux que constituent les fragments de Pascal, à cette sagesse divine qui nous explique enfin notre nature :

"N'attendez pas, dit-elle ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes: mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumière et d'intelligence, je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu. Il n'était pas alors dans les

tenebres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours. Il s'est soustrait de ma domination; et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui" (430).

Mais le christianisme sève l'homme de cet abandon qui le conduit au désespoir parce qu'il est persuadé de sa misère, soit à l'orgueil, parce qu'il se souvient seulement qu'il est créature de Dieu. "La misère persuade le désespoir, l'orgueil persuade la présomption".

Mais "l'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère par la grandeur du remède qu'il a fallu", et va l'éloigner à la fois du désespoir et de l'orgueil" La connaissance de Jésus Christ fait le miracle que nous y trouvons et Dieu et notre misère".